

UNE BELLE FIGURE DE MANDARIN: S. E. PHAM VĂN-THU

C'est un fait que le mandarinat d'aujourd'hui a beaucoup perdu de son prestige, de son lustre d'antan. Bien rares sont les mandarins dont on puisse dire qu'ils illustrent ce vieux corps qui constituait jadis la plus solide armature de la société comme de l'administration annamite. Beaucoup semblent, au contraire, s'acharner à en précipiter la ruine.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Sans remonter bien loin dans l'histoire, le corps mandarin des premiers temps de la conquête française, bien que déjà déchu de ses anciens fastes, renfermait encore des hommes qui faisaient honneur à leur pays et à leur race. Un témoin autorisé, s'il en fut, Jules Boissière, en a tracé le portrait en une page infiniment intelligente et compréhensive que je me fais un plaisir de citer ici :

« On ne connaît pas assez, dit le grand écrivain en 1896, ces bourgeois lettrés, sceptiques et tolérants en matière religieuse à tel point que, ne partageant aucune des superstitions populaires, ils ne se refusèrent jamais à officier solennellement dans les pagodes, comme chefs et représentants du pauvre peuple qui demande au ciel un peu de soleil ou de pluie; esprits distingués, libéraux et courtois, possédant le sens des affaires développé par l'éducation et l'expérience. On connaît moins encore les hauts personnages, ministres, régents, conseillers du roi; et ils mériteraient parfois notre admiration, avec leur sentiment très net des milieux, des individus et des circonstances, avec leurs conceptions d'ensemble et leur observation aigüe des détails. Peu d'Européens devinèrent le génie administratif et politique de ces mandarins, qui se manifesta souvent par des actes remarquables; or, loin d'amplifier ces actes en des discours et de les expliquer à la curiosité publique, ces fonctionnaires s'employaient de préférence, avec ce goût exquis et dédaigneux des lettrés, à diminuer en leurs paroles la portée du fait accompli, à l'affaiblir, à la

dissimuler même! — On a souvent parlé de leur duplicité, « la perfidie extrême-orientale », comme on disait... La diplomatie du plus faible, quand elle n'a plus d'autre arme que la ruse, ressemble singulièrement de tout temps à la perfidie. Il en est toujours ainsi, dans tous les pays du monde, jusqu'au moment où le conquérant apprend à la nation conquise que, les rébellions étant désormais sans espoir, les intérêts du vaincu pourraient se confondre avec les intérêts du vainqueur. Or les lettrés d'Annam nous prouvèrent, en mainte occasion, que, désespérant de nous jeter à la mer, ils sauraient, sous certaines garanties et dans certaines conditions, renoncer à une vaine opposition, et nous aider à accomplir la pacification définitive de ce pays. Ils demandent seulement, pour mettre à notre service leur influence, qu'en échange de leur concours on leur témoigne quelque estime, et, le cas échéant, quelque reconnaissance. »

S. E. Phạm Văn-Thu qui vient de s'éteindre doucement, modestement dans un petit village de Hưng-yên était un des derniers survivants de cette génération de mandarins dont parle Jules Boissière.

Tông-dốc, puis ministre à la cour, il avait pris sa retraite il y a quelques années, entouré du respect et de l'affection de tous. L'impopularité et le discrédit dont souffre le mandarinat tout entier ne l'atteignaient point, tant sa personnalité, la dignité de sa vie et de son caractère, son patriotisme clairvoyant, son amour du bien public imposaient l'estime générale.

Les jeunes eux-mêmes, toujours frondeurs et irrespectueux à l'égard des représentants de l'autorité et de la tradition, l'épargnaient dans leurs attaques et rendaient volontiers hommage à la noblesse de ses sentiments et à son grand libéralisme.

Car c'était un libéral. Ne possédant qu'une culture strictement traditionnelle, il avait des idées plus larges, plus avancées même que beaucoup de ses jeunes collè-

gues plus ou moins modernisés. Il avait horreur de l'absolutisme, de cet autoritarisme cassant, vexant, souvent méchant, qui provient d'un manque d'autorité réelle et qui est le faible de nombre de nos dirigeants. Son autorité sur ses administrés était plutôt morale et n'était nullement faite de contrainte. Il faut voir quelle vénération lui vouaient et vouent encore à sa mémoire les populations de Thái-binh où il avait fait presque toute sa carrière avant de devenir ministre, celles de Nam-dinh, de Hai-duong, de Hung-yên, sa province d'origine, pour se rendre compte de la popularité dont il jouissait, une popularité qu'il ne recherchait point personnellement, mais qui était comme l'hommage spontané rendu par les habitants à la dignité, à la sagesse d'un homme qu'ils considéraient comme un de leurs chefs naturels, un des guides moraux qui étaient le plus près de leur esprit et de leur cœur.

Des traits curieux, touchants, montrent la vivacité de ce sentiment de vénération quasi-religieuse et, dirait-on, mystique dont S.E. Pham jouissait dans la région où il habitait.

On raconte que lors des épidémies de choléra qui y sévissaient, des villages envoyaient des délégations auprès de l'ancien ministre pour lui demander des inscriptions autographes qui devaient leur servir de talismans contre le terrible fléau.

C'est que, suivant les croyances populaires, l'homme supérieur, par la force de son intelligence et de sa vertu, en impose même aux esprits malfaisants générateurs des épidémies et des troubles. Il est capable de conjurer toutes les puissances du mal.

Certes, notre ministre ne croyait pas lui-même à ce rôle de thaumaturge ou d'exorciseur. Mais, comme l'a fait remarquer Jules Boissière, ne partageant pas les superstitions populaires, il faisait semblant d'y croire quand elles devaient apporter au pauvre peuple un peu de consolation et de réconfort.

Une autre coutume populaire est celle relative à « l'animation » des statues ou idoles sacrées. Une statue de bouddha ou de génie n'est qu'une œuvre d'art ordinaire, sans aucune puissance surnaturelle, tant qu'on n'a pas encore procédé à cette opération de « l'animation », qui consiste à introduire dans son corps une matière

précieuse, le plus souvent de l'or, avec certaines formules consacrées. Cette opération ne peut pas être faite par n'importe qui; il faut pour cela une personnalité considérée et considérable, jouissant du respect et de l'estime générale, un homme supérieur réputé par sa vertu et son savoir. Par son intermédiaire, l'esprit de la divinité vient en quelque sorte se déposer dans le corps inerte, l'animer de sa puissance surnaturelle. La statue est désormais consacrée.

On dit que S.E. Pham fut souvent chargé de présider à cette cérémonie curieuse. L'autorité de son nom, le prestige de sa personne, sa grande réputation de mandarin et de lettré, semblaient le désigner spécialement à ce rôle d'animateur des génies et des bouddhas, ce rôle presque de demiurge que la croyance populaire réserve aux hommes de talent et de vertu qui sont nettement au-dessus de l'humanité moyenne et participent déjà en quelque sorte de la nature des esprits.

On a tort de sourire de ces coutumes surannées et vénérables : elles forment la trame de la vie d'un peuple, et quand elles ne sont pas de nature à entraver l'œuvre de progrès et de civilisation, elles sont respectables, et il est inutile de les heurter de front, au risque de froisser le sentiment populaire dans ce qu'il a de plus intime. Elles montrent, dans le cas qui nous occupe, de quoi est fait le prestige d'un homme aux yeux de la masse : de sa vertu, de son savoir, de son expérience des hommes et des choses, de sa profonde connaissance de son milieu, de la parfaite dignité de sa vie.

Et ce sont là justement les qualités qui constituent la personnalité morale de S.E. Pham Văn-Thụ.

Mais ce n'est là encore, si nous pouvons ainsi dire, que le côté traditionnel de sa physionomie.

Nous avons dit que l'ancien ministre de la cour de Huê était encore un esprit libéral et progressiste. Sincèrement épris de progrès et de liberté, voilà le côté moderne de cette physionomie singulièrement captivante et sympathique.

Et de fait, si M. Pham Văn-Thụ avait été nourri aux sources mêmes des plus pures traditions confucéennes, s'il avait grandi dans la « Forêt des Pinceaux », à l'ombre de Confucius et de Mencius, sa pensée généreuse et enthousiaste s'ouvrit

aux problèmes nouveaux du monde moderne juste au moment où en Chine se déclenchait dans toute son intensité le mouvement réformiste dirigé contre la politique rétrograde de la vieille cour mandchoue. Des écrivains fameux, les K'ang Yéou-Wei (Khang Hūn-Vi), les Leang K'i-tch'ao (Lương Khai-Siêu), inondaient la Chine, aux environs de 1900, de leurs écrits fougueux et enflammés. Ils eurent des adeptes jusqu'en Annam, où toute une école de lettrés gagnés aux idées nouvelles demandaient des réformes et réclamaient le « nouveau savoir ». Les Phan Bội-Châu les Phan Chu-Trinh étaient de ceux-là. Phạm Văn-Thư et ses amis également. Et n'eût été sa sagesse foucière, le futur ministre et grand dignitaire, conseiller autorisé et écouté des deux « nobles gouvernements » de la Cour d'Annam et du Protectorat français eut probablement tourné comme les autres et fini dans la peau d'un révolutionnaire. Comme quoi la destinée d'un homme tient souvent à bien peu de chose.

Mais le ministre était resté jusqu'au bout fidèle à l'idéal de sa jeunesse, à l'idéal de toute sa vie ; il était ami du progrès sous toutes ses formes, désireux de toutes les réformes compatibles avec une saine évolution de son pays. Il était resté « réformiste » sans être révolutionnaire.

Loyal envers le Protectorat, il l'était sincèrement, résolument, sans ostentation, sans forfanterie, comme sans flagornerie, sans bassesse, pour en tirer honneurs ou profits, mais par raisonnement, par conviction, avec cette discrétion de bon ton qui est la marque des hommes d'élite.

Patriote surtout, il l'était, avec tous les tempéraments que l'expression de ce sentiment devait comporter dans les hautes situations qu'il occupait. Mais son patriotisme était clairvoyant et sagace, et s'il comprenait les aspirations des jeunes, il était loin d'approuver leur impatience.

Cet homme à l'aspect doux et paisible s'échauffait chaque fois qu'il discutait des

grands problèmes qui intéressent l'avenir du pays. Il avait des enthousiasmes et même des colères juvéniles. En l'entendant, on avait parfois l'impression que ce parfait ministre à l'esprit clair et pondéré avait en quelque sorte l'âme d'un tribun manqué.

Telle était cette belle figure de mandarin dont la mort fut aussi discrète que l'avait été sa vie. Il n'a pas fait de grandes choses ; il a laissé l'exemple d'une vie en tous point digne, pure et sans tache, et ce n'est pas chose facile dans les circonstances souvent graves et délicates qui ont marqué l'évolution de ce pays depuis quarante ans.

Peu répandu en société, ne parlant pas français, il était peu connu des Français de la colonie. Ceux qui ont eu le privilège de le connaître ont tous gardé de lui le souvenir d'une haute intelligence et d'un grand caractère. M. Pasquier avait pour lui une véritable amitié vieille de trente ans. Et le discours prononcé dernièrement par M. Robin à ses obsèques n'était rien moins qu'un morceau d'éloquence officielle ou diplomatique : c'était l'émouvant témoignage de sincère admiration d'un éminent fonctionnaire français pour un grand collègue annamite. S'il est vrai qu'il n'y a que les pairs qui se connaissent vraiment et sachent s'apprécier, ce discours était digne de celui qui l'a prononcé et de celui qui en était l'objet : il honore l'un et l'autre.

Pour les hommes de notre génération qui considéraient S. E. Phạm Văn-Thư comme un grand aîné, et qui, soucieux de la continuité des générations, garantis d'une évolution saine et rationnelle, étaient si avides de recueillir les leçons de son expérience et de sa sagesse, sa mort fut une perte considérable, d'autant plus vivement ressentie que, survenue dans les circonstances actuelles, elle nous laisse une impression de vide, de solitude morale qui augmente encore le malaise dans lequel nous nous débattons.

(France-Indochine)

PHẠM QUỲNH

A PROPOS D'UNE CONFÉRENCE

L'Evolution intellectuelle et sociale des Annamites

Maitre Mathieu, notaire à Saigon, est connu dans les milieux cochinchinois comme un homme cultivé, un orateur disert, parfaitement au courant des hommes et des choses de ce pays. J'ai eu l'occasion de l'entendre dans ses interventions au Grand Conseil des Intérêts économiques et financiers qui s'est réuni à Hanoi en novembre dernier. Il parlait avec aisance et élégance et possédait une diction remarquable qui devait faire le bonheur des sténographes du Conseil.

C'est dire que la conférence qu'il a faite il y a quelques mois à la Mairie de Saigon en présence du Gouverneur général et devant un auditoire choisi sur « L'évolution intellectuelle et sociale des Annamites sous l'influence française » devait être des plus réussies. Les journaux du Sud nous en ont d'ailleurs apporté des échos élogieux. Plusieurs en ont donné de larges extraits ou même publié le texte intégral.

Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, d'autant plus que le sujet traité par le conférencier m'avait moi-même tenté il y a plusieurs années déjà. J'eus, en effet, en 1922, l'occasion de faire à l'Ecole Coloniale à Paris une conférence qui avait presque le même titre: « L'Evolution intellectuelle et morale des Annamites depuis l'établissement du Protectorat français ».

Mais depuis 1922, cette évolution a marché, elle s'est accélérée; des faits nouveaux ont apparu, des problèmes nouveaux se sont posés, que je n'avais pu prévoir ou que je n'avais fait qu'effleurer. L'étude de M^e Mathieu plus récente a donc l'avantage de donner pour ainsi dire le dernier état de la question.

Elle est encore intéressante en ce qu'elle se place à un point de vue plus strictement cochinchinois. Et la Cochinchine étant des trois pays annamites certainement le plus « évolué », parce que le plus anciennement soumis à l'influence française et aussi le plus dégagé des anciennes traditions nationales, on y voit nettement les tendances de cette évolution encore quelque peu contra-

riées par d'autres influences en Annam-To: kin.

Je voudrais donc à propos de la conférence de Maitre Mathieu noter quelques-unes de ces tendances et en tirer les conséquences.

L'étude du distingué notaire de Saigon est en général impartiale et sagace. Elle passe en revue les questions sans trop les approfondir. Il y faudrait d'ailleurs des chapitres sinon des volumes. Le cadre d'une conférence n'y suffit pas, et encore moins les limites d'un article. Mais les problèmes sont posés correctement et les solutions ou explications avancées avec prudence. Cela nous change du ton tranchant et catégorique de nombre de soi-disant spécialistes des questions indochinoises.

Après avoir sommairement décrit, comme point de départ, l'état mental et social du peuple annamite avant l'occupation française, état soumis à ce qu'on a appelé une sorte de « despotisme patriarcal », le conférencier entre dans le vif du sujet.

Il se demande si « la formation intellectuelle des Annamites d'aujourd'hui est conforme à leurs aptitudes et avons-nous suffisamment tenu compte, dans notre souci d'assimilation, des principes traditionnels qui guidaient leur évolution, ou bien n'avons-nous pas résolument, croyant mieux faire, cherché à brusquer cette évolution sous l'influence dominante de nos concepts occidentaux? »

Un grand débat, dit-il, est institué sur ce thème, et il a bien voulu, à ce sujet, citer mon opinion sur le malaise moral qui à mon avis plane sur ce pays, malaise provenant de la disparition des vieilles disciplines morales et sociales et du déséquilibre qui en résulte dans les esprits et les mœurs.

L'auteur veut bien reconnaître la sincérité de mon témoignage, encore qu'il s'accompagne, dit-il, d'appréciations un peu pessimistes.

Mais il se trouve que ce pessimisme est confirmé dans une certaine mesure par la suite même de son exposé.

Les premiers pionniers de l'influence française en ce pays furent les missionnaires. Mais en convertissant des Annamites au catholicisme, ont-ils réussi à modifier leur âme, leur mentalité, ont-ils exercé une influence profonde sur leur évolution intellectuelle et morale ?

« La conversion des fidèles du Christ, dit avec raison M^e Mathieu, s'est généralement opérée ici sans fracas ni bouleversement de mœurs. Seules les mentalités ont évolué suffisamment pour se différencier des autres, au point de rapprocher des familles de même culte, tout comme chez nous. Mais jusqu'ici les choses en sont restées là, ce qui revient à dire que l'évolution morale et intellectuelle des Annamites n'a guère été plus accentuée chez les uns que chez les autres, quelle qu'ait été leur foi religieuse. »

En somme, l'influence du catholicisme sur l'évolution générale du peuple annamite a été jusqu'ici pratiquement presque insignifiante. Et pourtant c'est parmi les Annamites chrétiens que se recrutèrent en Cochinchine les premiers auxiliaires de l'Administration française. Que valaient-ils ? Comme l'écrivait un des historiens de l'époque, ce n'étaient pour la plupart que des « catéchistes renvoyés par leurs évêques pour inconduite, et qui, sous un nom latin (car ils parlaient vaguement latin) présentaient l'abrégé de la ruse, de la prévarication et de la corruption de l'Asie »

« Il y eut heureusement dans le lot, ajoute le conférencier, quelques exceptions pour confirmer la règle... Je ne citerai que deux noms qui appartiennent à l'histoire : Paulus Cûa et surtout Petrus Ký ».

Encore ces deux hommes n'étaient que d'honnêtes érudits, des linguistes remarquables dont les publications ont pu rendre des services aux Annamites apprenant le français ou aux Français apprenant l'annamite. Mais ils n'ont jamais été que je sache les guides moraux de leurs compatriotes à un moment où, s'ils en avaient été dignes, ce rôle eût pu être décisif pour l'évolution de ces derniers. Rien dans leurs écrits, dans leur idées, dans leur personnalité ne semblait les y désigner.

Je souris néanmoins au jugement porté sur eux par M^e Mathieu : « Le génie de la race illustré par ces deux intelligences d'élite marquait ainsi, dès les premiers contacts, sa puissance d'assimilation ».

Comment cette puissance allait-elle s'exercer dans les générations qui suivirent ?

« Leur adaptation, dit M^e Mathieu, a commencé par des manifestations extérieures, celles qui leur étaient, il est vrai, les plus accessibles. »

Nos compatriotes se sont donc mis à copier les usages et les mœurs de l'Europe, — non pas toujours dans ce qu'ils ont de bon, et avec leur génie de l'imitation, ils n'y ont éprouvé aucune difficulté. Ils ont adopté, par exemple, le costume occidental, et mettent un point d'honneur à s'habiller à la dernière mode, prenant une « allure de gentlemen dont ils sont particulièrement fiers. » Dans le domaine des sports, la jeunesse annamite a également « réalisé des prodiges ».

En somme, ils sont arrivés à s'assimiler facilement le côté extérieur, superficiel de la civilisation occidentale. Mais dans des domaines plus élevés, plus profonds, les résultats n'ont pas été aussi brillants, au contraire. Dans les arts, les Annamites se sont montrés des copistes habiles, sans aucune originalité. Et dans le domaine intellectuel, il se trouve que l'enseignement qu'on leur donne jusqu'ici ne fait que développer leur propension naturelle à abuser de la mémoire. « L'enseignement livresque a absorbé toute leur activité intellectuelle, au point d'en faire des sujets instruits, sans personnalité accusée. »

La cause en est dans la non-adaptation des programmes et des méthodes d'enseignement, et dans la fameuse question des langues. Je suis ici trop d'accord avec M^e Mathieu pour ne pas le citer encore textuellement :

« Chez nous, dit-il, l'enfant apprend à raisonner dès son plus jeune âge. Les parents comme les maîtres sont harcelés de questions parfois fort embarrassantes, quand son espièglerie s'en mêle, et le rôle de l'éducateur, dans ce cas, est des plus délicats, car il doit tirer le meilleur parti de la curiosité de l'enfant. Or un tel exercice n'est possible, à l'école, que si le maître et l'élève parlent la même langue.

« L'enseignement des professeurs dans nos écoles annamites, ayant toujours été donné en français ne permet pas une action suffisante du maître sur l'élève. Tandis que celui-ci doit s'efforcer de comprendre avant tout la langue à travers laquelle il reçoit son instruction, le corps enseignant, lui, ne sait pas l'annamite, ne veut pas

l'apprendre et ne consentira d'ailleurs jamais à enseigner dans cette langue.

« Cette question a donné lieu depuis longtemps à des polémiques très vives, mais rien n'a été tenté jusqu'ici dans la voie indiquée par les partisans de l'enseignement en annamite, là où il pouvait y avoir intérêt à le faire, pour une expérience concluante. »

Pour être juste, il faut ajouter qu'on a tenté un timide essai dans ce sens, en décidant que dans les trois cours qui forment le premier cycle de l'enseignement primaire la langue annamite est en principe le véhicule de l'enseignement. Mais cela ne suffit pas : il faudrait que tout l'enseignement primaire fût donné en langue annamite, avec le français comme seconde langue. Il faudrait que des maîtres fussent formés pour donner cet enseignement. Il faudrait que dans tous les autres ordres d'enseignement une plus large place fût réservée à la langue, à la littérature, aux « humanités » locales. Il faudrait surtout qu'on comprenne, tant du côté annamite que du côté français, que l'instruction française ne peut être ici que le fait d'une élite sélectionnée, et que pour l'ensemble de la population il faut un véritable enseignement national donné en langue maternelle.

Mais en Cochinchine, on s'est trop engagé dans la voie de l'assimilation pour retourner en arrière. « L'évolution est en marche. Nous l'avons bousculée, forcée, elle ne s'arrêtera pas, elle ne peut plus s'arrêter. »

Et où conduit cette évolution forcée, cette assimilation à outrance ?

L'avenir nous le dira. Mais M^e Mathieu lui-même convient que nous sommes présentement dans « *la période hybride inévitable, avec tout ce qu'elle peut comporter de ridicule ou de subversif* » ; toutefois il ajoute que « l'équilibre se rétablira de lui-même dans les phases suivantes... »

Je suis moins optimiste que le distingué conférencier et mon opinion est que le déséquilibre ira s'accroissant, que le résultat final de cette assimilation outrancière sera qu'un jour les Annamites ne seront plus des Annamites et ne seront pas pour cela Français, et que ce sera ainsi la « *dé-nationalisation* » de ce peuple pour le mal-

heur de l'Annam et sans profit pour la France. Une sage évolution devra au contraire permettre aux Annamites de prendre conscience d'eux-mêmes, de leur personnalité nationale, de leur individualité historique ; elle devra se cristalliser en un « *nationalisme* » bien compris, sagement progressif, qui travaillera à la régénération, à la restauration de la patrie annamite sur le plan de ses traditions et de son génie propres, avec l'aide et sous l'égide de la France.

C'est là la conclusion de ma conférence de 1922, que je me permets de reproduire ici, parce qu'elle me paraît représenter l'opinion d'une assez grande partie de nos compatriotes cultivés de l'Annam-Tonkin :

« Nous sommes, disais-je, à un tournant décisif de notre histoire. Nous sommes un vieux peuple qui a besoin de se renouveler, de s'adapter à la vie moderne. Si la civilisation est, comme l'a définie un écrivain français, un capital et une tradition, nous tenons à conserver intact le capital de travail et d'efforts que nous ont légué nos ancêtres ; nous ne voulons à aucun prix faire table rase du passé, de ce passé plusieurs fois séculaire qui nous a faits ce que nous sommes ; nous voulons rester nous-mêmes, conserver notre personnalité nationale, notre individualité historique. Mais nous tenons aussi à augmenter ce capital de tous les apports de la science et de la civilisation modernes pour pouvoir le transmettre plus riche à nos descendants. Nous aspirons à vivre pleinement notre vie nationale dans ce vaste concert de peuples qui constituent le monde moderne. Nous demandons à la France de nous y aider. Nous le lui demandons en échange de notre indépendance politique, des richesses de notre pays, du travail de nos hommes. Nous le lui demandons parce que les hasards de l'histoire nous ont fait vivre sous sa protection, mais aussi parce que de toutes les nations elle nous apparaît comme une des plus riches intellectuellement et moralement, et qu'à travers sa longue et glorieuse histoire elle a toujours travaillé à l'émancipation des peuples. »

(France-Indochine)

PHAM QUYNH

MAHATMA GANDHI

« De tranquilles yeux sombres. Un petit homme débile, la face maigre, aux grandes oreilles écartées. Coiffé d'un bonnet blanc, vêtu d'étoffe blanche, les pieds nus. » Tel est le portrait que trace du Mahatma Gandhi, M. Romain Rolland.

Par sa naissance, Gandhi appartient à la bourgeoisie négociante de l'Inde. Mais son éducation fut plus qu'à demi-anglaise. Lui-même se plaint de n'entendre le sanscrit que médiocrement. Il a vécu à Londres, où il fit ses études de droit. Aujourd'hui même c'est en anglais qu'il écrit ses articles de la *Yuong India*. Et ce n'est pas le moins singulier de l'aventure de l'Inde moderne que ses revendications ne puissent s'exprimer que dans la langue de ses dominateurs.

Aussi bien, est-ce trop peu dire. Et il serait sans doute fort aisé de montrer ce que l'agitation présente de l'Asie doit aux idées de l'Occident. Qu'il s'agisse de Gandhi, de Sun Yat-sen ou de Kemal Pacha, il a fallu pour qu'elle levât ce ferment. En ce qui concerne Gandhi, Rousseau, Ruskin, et Tolstoï ont autant de part à son action, sinon plus, que la méditation des Védas. Dans l'universelle réaction de l'Asie contre la domination occidentale, ce sont ses propres idéologies que l'Europe peut voir maintenant à l'œuvre.

Ses études de droit terminées, Gandhi revient dans l'Inde et y exerce la profession d'avocat. Il faudra, en 1893, le hasard d'un voyage en Afrique du Sud, pour lui révéler ce qu'il croira désormais être sa mission.

L'Afrique du Sud — et particulièrement le Natal — est l'un des lieux favoris de l'émigration hindoue. Le surpeuplement de la péninsule, la misère qui en est la conséquence déterminent l'exode de milliers de travailleurs. Quand Gandhi arrive en Afrique du Sud, 150.000 de ses compatriotes sont disséminés le long de la côte de l'Océan Indien, employés pour la plupart au travail des mines. Leur condition est fort précaire : des lois draconiennes les maintiennent sous un régime d'exception, assez analogue à celui que les Américains ont imposé aux Jaunes de Californie. Les yeux de Gandhi se dessillent. Le problème des races se pose devant lui. Son rôle est désormais tout tracé : réveiller les énergies de son peuple, lui faire prendre conscience de lui-même. Dans cette es-pèce de colonie indienne du Natal, il règle comme la répétition générale d'un drame plus vaste, celui qui se joue aujourd'hui sous nos yeux

Déjà, il a sa méthode. C'est celle de la non-violence. Point de luttes à main armée ; de terrorisme, moins encore. La révolte sera silencieuse. Grèves, exodes en masses de la population indienne des villes, telles sont les armes qu'il emploie. Étrange épisode que cette protestation de l'inertie. Elle durera vingt ans. Et fait plus étrange encore, l'orgueilleux empire britannique à la fin cédera. En 1914, l'essentiel des mesures injurieuses qui pesaient sur l'émigration indienne a été abrogé. L'autorité de Gandhi est à son comble. Revenu dans la péninsule, il apparaît à tous comme le guide de l'Inde, l'incarnation des droits et des revendications de la nation.

1914. La guerre éclate. Quelle sera l'attitude de Gandhi ? A cette époque, il semble bien qu'il croie encore à la possibilité d'une simple autonomie de l'Inde dans le cadre de l'Empire. A l'Angleterre en lutte, il ne refuse pas son concours. Il fera même de la propagande pour le recrutement des troupes indigènes. Espère-t-il que le gouvernement de Londres lui en saura gré, compte-t-il sur une émancipation de son peuple par la reconnaissance anglaise ? Quoi qu'il en soit, la paix aura tôt fait de décevoir ses espérances. Dès la fin de la guerre, le régime de la domination anglaise se fait plus rigoureux. L'Inde tout entière s'agite. Les Musulmans, blessés par la condition faite au Califat, font cause commune avec les Brahmanistes. Gandhi entre définitivement en scène. Dans cette antique terre des religions, c'est de l'arme religieuse qu'il use d'abord. Il proclame un *hartal* (journée de jeûne) pour le 6 avril 1919. Des troubles éclatent. Il est arrêté. Mais la protestation s'amplifie. On le relâche. Le 30 juin 1920, il réunit, à Allahabad, le premier congrès indien et y fait adopter le principe de non-coopération avec l'Angleterre.

La protestation du peuple indien du Natal se répète sur une échelle plus grande. Tout ce qui est anglais : marchandises, écoles, administrations, est boycotté avec un ensemble stupéfiant.

Belle occasion pour Gandhi de propager ses propres doctrines (fortement inspirées, d'ailleurs de Ruskin et de Tolstoï) : la lutte contre le machinisme, le retour aux vieilles traditions artisanes de l'Inde. A son exemple, des milliers d'Hindous renoncent aux étoffes européennes et se vêtent du *Khaddar*, que l'on file au rouet. Il entreprend en même temps de réformer son peuple. Il s'élève contre l'injustice que le régime des castes fait

peser sur les parias, recommande la paix et la concorde entre Hindous Musulmans et Parsis. Il ira jusqu'à proposer comme idéal à l'Inde moderne une sorte de syncrétisme où toutes les religions seraient conciliées. Lui-même ne se proclame-t-il pas le disciple, au même titre, du Christ et de Bouddha ?

Son activité n'est pas moins intense dans le domaine politique. Il y fait montre d'un sens singulièrement avisé. Si l'idéal humanitaire et le principe de non-violence sont à la base du mouvement qu'il dirige, c'est son propre langage qu'il parle à chacun. Chez les Sikhs, par exemple, peuplade essentiellement belliqueuse, il n'hésitera pas à faire appel au nationalisme le plus authentique. C'est ce que ses admirateurs appellent son polypsychisme. Dans notre langage, cela se rendrait beaucoup mieux par le terme plus simple d'opportunisme.

En décembre 1920, le Congrès, réuni à Nagpour, consacre les principes de Gandhi et singulièrement, celui de la non-violence. Le gouvernement ayant répondu à cette proclamation par des mesures répressives, Gandhi décide alors d'avoir recours à la désobéissance civique. Les lois anglaises sont déclarées non avenues jusqu'à satisfaction des revendications de l'Inde. L'impôt même sera refusé.

Cette fois, l'Angleterre s'émeut. En novembre 1921, le prince de Galles débarque aux Indes. Des protestations éclatent, suivies de troubles. Il semble que l'heure de la violence ait sonné. Gandhi suspend alors la désobéissance civique. Courtoisie envers l'héritier de la Couronne, comme il le dit, ou recul devant les conséquences des actes qu'il a posés ? Même tactique l'année suivante, à la suite du massacre de policiers anglais par la foule, à Chauri-Chaura. Cela ne l'empêchera pas d'être arrêté une fois de plus. Emprisonné, il tombe malade. L'opinion s'agite. On le libère. Il consent alors à relâcher quelque peu de sa rigueur le principe de non-coopération, en autorisant la participation de ses partisans aux comités législatifs.

Son prestige est immense. En face du gouvernement anglais, il apparaît comme le véritable dictateur moral de l'Inde entière. Cependant, des éléments nouveaux apparaissent dans le mouvement nationaliste. Le principe de la non-violence n'est plus incontesté par tous. De 1926 à 1929, Gandhi ne vivra plus guère que dans la solitude, loin des agitations politiques. Les récents événements qui l'en ont fait sortir l'ont mis en face d'une situation nouvelle à beaucoup d'égards.

En novembre 1929, un attentat est commis contre le vice-roi. Gandhi s'empresse d'en désavouer les auteurs. Il réussit même à faire adopter son point de vue par le Congrès national, mais ce n'est qu'à une très faible majorité. La surexcitation ne fait que grandir. Il n'est plus désormais question de la seule autonomie. Et bien que le Congrès ait repoussé la rupture complète avec l'Empire, le 26 janvier de cette année, l'Inde tout entière célèbre une journée de l'Indépendance. Le 2 mars, Gandhi adresse un ultimatum au gouvernement. Si l'on ne fait pas droit aux revendications nationales, si le Home Rule n'est pas accordé, la désobéissance civique sera de nouveau proclamée. Le 12 mars, entouré de la foule de ses partisans, il se met en marche vers Bombay. On ne l'arrête nulle part. L'effervescence est à son comble. Les journaux en ont noté des signes : comme aux temps de notre Révolution, c'est à la gabelle que s'en prend la rancune populaire. Sur son passage, au mépris du monopole gouvernemental, les volontaires du Mahâtma fabriquent et vendent du sel. Les autorités laissent faire.

Cette marche sur Bombay a encore revêtu une allure relativement pacifique. C'est toujours par la non-violence que Gandhi entend réaliser la liberté de l'Inde. Mais il n'en a pas été de même partout. Des bombes ont éclaté, et qu'elles fussent plus ou moins grossièrement fabriquées, ce n'est pas sans doute cela qui importe. De fait, il apparaît bien que le mouvement de résistance passive déclenché par le Mahâtma soit à la veille de subir une déviation décisive. Si, dans la région de Bombay, on reste encore tant bien que mal fidèle à la non-violence, des échauffourées sanglantes, compliquées d'incendies, ont eu lieu à Calcutta et ailleurs. On ne saurait faire autrement que d'y reconnaître la main de l'infatigable fomentatrice des révolutions asiatiques, nous avons nommé la III^e Internationale. Contre ces excès, Gandhi proteste du mieux qu'il peut. N'a-t-il pas été jusqu'à déclarer qu'il irait jusqu'à pratiquer la résistance passive à l'égard de ses propres partisans, s'ils en venaient à user de la violence ? Le seul fait qu'il ait dû parler de la sorte est assez grave par lui-même. Il semble bien que, suivant la logique ordinaire des révolutions, il soit à la veille d'être dépassé par ses propres troupes. Mais que le mouvement national hindou entre dans une phrase sanglante, on ne saurait trop prévoir de terribles conséquences pour l'Angleterre et pour le monde.

X...

(La Revue universelle)